[Poèmes]

Céline Bonnier

Number 121, Spring 2009

La peau

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1617ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bonnier, C. (2009). [Poèmes]. *Moebius*, (121), 43–50.

CÉLINE BONNIER

[Poèmes]

L'encens hante la pièce.
Des cris déchirent le papier peint.
Ma peau est un lac chaud qui se laisse faire sous la pluie
battante.
Je suis projetée contre un mur bouillant où j'éclate en
gouttelettes salées.
Je ne sais pas pourquoi je fais toujours l'amour comme si
c'était la dernière fois.

Je suis née comme ça.
Retournée comme un gant,
la chair offerte, à vif.
Je n'ai toujours su que le chemin de l'envers.

« Il est temps, ma mère, d'essarter le terrain. »
La transparence de sa peau m'assaille.
J'y épie les chemins bleutés qui se croisent en silence.
« J'ai encore besoin de toi ici », dis-je.
Le ton est mal assuré.
Elle ne dit rien.
Un courant d'air frôle ma nuque.
Je frissonne.
Ses deux mains dorment sur ses genoux portant à ciel
ouvert leurs veines protubérantes, médailles du long com-
bat.
Ses deux mains probablement posées là exprès pour me
désarmer, exhibant fièrement leurs tavelures comme autant
de lacs asséchés auxquels n'iront plus boire
les loups assoiffés.

Elles me disent qu'elles ont assez donné, assez pris, assez enveloppé.

Je reste muette devant cette intransigeance.

J'en tremble.

Mon amour...

Sauve-moi, prends-moi, emporte-moi là où je finis toujours par sortir de moi-même.

Mon corps ne retient pas les secousses.

Ma mère, droite devant moi, est une glace qui ne fond pas.

La digue tient bon. Ce barrage élastique, blessé de mille maux, se convulse sous la pression de ses eaux tempétueuses.

« N'aie pas peur », souffle-t-elle.

Je voudrais que sa force m'engouffre dans son ventre.

Les dents acérées, je bave et extirpe l'odeur acide d'un cou de garçon que j'étreins comme une bouée.

Mon amour!

La chair n'a pas fini de s'extasier.

Les perles de sueur s'écrasent dans les replis, éclatent en fontaine sous les ardeurs fiévreuses comme des cerises fraîches.

« N'aie pas peur. »

Il m'embrasse doucement là où le soleil ne va pas, m'assène un dernier coup qui me fend en deux parties inégales, laissant d'un côté le cœur en fougue, et la chair éteinte de l'autre.

Je veux te dire, mère...

Tu ne m'as pas appris à vieillir... à ne plus être ce que j'ai toujours été.

Mais je compte les poils qui traînent sur son menton autrefois lisse et doux.

Douze.

Elle est là et attend, implacable comme la mort.

Elle attend l'accalmie.

Je nous regarde
l'une face à l'autre, en miroir.
Je n'arrive pas à retenir le temps et ça me tue.
Elle sait mais ne dit rien.
Je finis par ne plus en pouvoir.
Je me décolle à la spatule, m'accroche aux branches qui
pendent au-dessus du ravin et m'arrache à cette angoisse.

La nuit veut m'effrayer.
Je ferme les yeux et attends qu'elle s'étende, s'étire len-
tement, trouve la veine et m'injecte cette odeur de prin-
temps qui finira par m'achever.

Je ne sais pas où je vais alors je fais comme si je savais en y
allant le plus vite possible, ça m'empêche de penser.

La peur me donne faim, je ne pourrai jamais être rassa-
siée.

Avons-nous déjà vécu les étoiles ?
Avons-nous brûlé jusque-là ?
Ai-je suffisamment aimé...

Je lèche sa cicatrice béante, il se noie dans mes eaux.
Je m'évanouis plusieurs fois avant le coup fatal qui le laisse
là, viande meurtrie au milieu des vestiges de son dernier
repas.
Je ne fume pas alors je reste assise à sucer mon pouce, l'œil
vide, calme enfin
et je dessine des étoiles avec le vin qui s'écrase goutte à
goutte sur le plancher.
Il ronfle sur la table.
Il ronfle et je suis répandue sur le sol.
Je veux m'extirper de ce marasme dans lequel je tombe
comme une vieille peau morte
mais ma colonne s'est invertébrée.
Ma tête pend sans vie au bout de cette tige recourbée,
et je gratte le sel dans les ornières du temps.
J'arrache les croûtes de sang séché à la recherche
de quelque effluve d'un bonheur déjà humé, je crois.
Je ne crois pas en Dieu

je ne peux donc pas être sauvée.
Et sauvée de quoi ?

Je gratte le ciel dans l'eau du lac
affolée de voir mon image se casser la tête.

Maman !

Je crie.

Ne me revient en pleine face que la fraîche du vent.
Avons-nous, ma mère, tout recousu avant ton départ ?
Quand je vends mes étreintes, mes regards, mes bruits
sourds et muets
est-ce que l'odeur de l'argent te parvient, te déchire les
entrailles ?

Quand je t'embrasse mon amour,
ma salive te brûle-t-elle les os ?
Comment puis-je du bout de ma folie
t'étreindre sans vouloir te tuer
toi qui as tout, qui es tout.
Tu veux ma peau en plus, mais pour quoi faire ?
Tatouée de toi j'ai cru mourir de rire.
Ma tête molle s'est renversée
de tout son poids de toute sa gorge.
Je t'ai offert mon envers, mon enfer, mon amour
et tu ne sais pas quoi en faire.
Et moi non plus.

Alors nous sommes assis l'un face à l'autre.
J'attends que tu parles le premier.
En attendant je me regarde vieillissant lentement devant
toi
et la chose m'est insupportable.
Je refuse.
Tu ne dis rien et mon corps non plus,
il réfléchit et s'aplatit.
Tu ne dis rien.

...

Et tu ne dis toujours rien.
Alors, dans un tremblement de mer intérieure terrifiant, je
remets mon cœur dans sa cage et je sors.

Dans les coins et recoins, je m'effondre, remonte, morve
et renifle.

Sous la lourdeur de cette peau qui semble être la mienne,
je pellette en silence, cherche, déterre, scratche la paroi.

Un geste peut-il être impunément répété?

La douleur est-elle imputrescible?

Finit-elle par se répandre, liquide
et stagner jusqu'à devenir marais putride?

Finirai-je par m'y noyer, enfermée à l'intérieur de moi?

Et si je perçais cette feuille vibrante qui me sépare du
monde,

exploserais-je en un flot violent?

M'éclabousserais-je sans retenue à la face du monde?

L'outre se viderait-elle complètement de sa merde

pour ne faire place alors qu'au Parnasse, cette panacée
indéfinissable qui donne vie au corps et à l'esprit de celui
qui s'y adonne tel un drogué trouvant la veine enfin.

Je creuse, arrache, démembre l'innommable
et pantelante, je finis par passer outre-tombe.

Alors, j'entends peu, ne parle plus, pointe du doigt les
choses qui tombent l'une après l'autre.

Les fleurs se plantent à pic sur ce qu'elles trouvent
dessous.

J'avance

mais

le corps a perdu de sa superbe.

Mais j'avance

s'il le faut je brosserai ma peau pour le peep-show.

Je courrai à travers les barbelés

et un à un je les dépucellerai.

Je remonte, larve et grimpe le long de mon for.

Aussi intérieur qu'il puisse être,

j'ai l'impression désagréable

d'être à découvert

et la honte m'étreint.

Je suis bel et bien peau au pendoir.

À la vue de tous.

Nue.

Tel un lamprillon,

je ne montre aucune résistance et attends d'être bouffée
par ceux qui n'y auront rien vu.

Je m'amollis, dispersée dans mes pensées

que je regarde fondre, dégouliner, se perdre dans les cra-
ques du plancher.

Leurs pérégrinations me mènent le long d'une coulisse
jaunie que je remonte

jusqu'à l'ampoule de la cabine dont les filaments grésillent
en arythmie.

Une phalène tourne autour de l'incandescence.

Ses ailes nerveuses me rappellent quelque chose.

Le charme persiste mais n'opère plus.

Mozart peut se rhabiller.

Le concerto n'aura pas lieu.

On ne concerte pas

ne concertera pas.

Sans avertissement aucun, l'eau monte et ma peau ne
semble plus vouloir m'honorer de son étanchéité.

On vient voir la pute qui suinte.

Et bientôt, son crachin tache toute la vitre.

Je n'ai même pas entendu la phalène crier
en s'écrasant au sol.

Que le son de la pelle, à l'intérieur de moi, violant la terre
boueuse, la farfouillant froidement

pour au moins trouver la preuve que la vie

tout à l'heure encore, était belle... et bien là.

Ma tête court dans sa boîte.

Je n'ai pas assez de mes deux mains pour la calmer.

On est venu voir la pute se taper le crâne dans la vitrine.

Il pleut abondamment.

Ce n'était pas prévu.

La boue me sort par les narines.

Il faudrait faire plus attention la prochaine fois.

M'attacher, pour ne pas tacher ma réputation.

J'y arriverai seule.
Mes os fouillent la terre.
Stabat mater
me regarde froidement.
Elle est humide.
Elle me fait grelotter
à force de se tenir si près sans faire un seul effort vers
moi.
Elle ne tient pas sa promesse de l'aube.
N'y aura-t-il donc pas de miracle?
Ne pourrait-on pas inverser le cours des choses et naître
un peu plus chaque jour
au lieu d'y laisser sa peau un peu plus tous les jours?

Tout mon corps se tend vers cet ultime effort.
L'épiderme se déchire à certains endroits
je sortirai de cette cellule ou je m'y noierai.

Je n'ai toujours su que le chemin de l'envers.

Je tâche de retourner ma peau afin d'être au sec enfin
mais j'écorche veines et veinules dans ce chemin inverse.

J'y arriverai.

Mon amour!
Je crie.
Ne me revient que la froideur de l'écho.

Il me semble que j'ai déjà touché la pluie sur ta peau.
Je me souviens d'y avoir goûté la mer.
La vague était douce avant que le vent s'en mêle.
Et puis je n'ai plus rien vu.

Un dernier coup de tête.
La vitre éclate comme un soleil sur la neige
les tessons strient ma chair qui en jouit.
Elle s'ouvre tout à coup.
La vie s'y tient.
Grouillant comme un nid de serpents à l'intérieur.
Je commence à peine à marcher.

J'arrive à retourner, de peine et de misère, cette lourde poche.

Les muscles cèdent l'un après l'autre en hurlant.

Je lâche la pelle, me hisse et sort maintenant de mon trou.

Une lumière blanche.

Ma mère

assise devant moi.

Elle regarde sa fille devenir la phalène

qui se collera à l'ampoule immanquablement.

Une lumière blanche éclabousse

le champ de bataille

déviergeant la chambre.

Des colonnes de lumière enfumées.

Le drap souillé de la veille bouge à peine.

Je regarde

cette peau, la mienne, que depuis peu je ne reconnais pas parsemée de plis et de crevasses, de petites taches, de mots cachés dans les rides.

Sa main à lui ne semble pas voir ce paysage dévasté.

Elle s'en fout pour le moment.

Elle pétrit, effleure, parcourt sans commentaires

les chemins que tant d'autres mains ont parcourus avant elle,

comme si elle était la première, la seule.

Je regarde cette main dessiner l'amour,

elle se croit,

et ça me fait pleurer et j'en ris.

Mon amour!